

La dent dure de Benoît Jouvin, journaliste grenoblois, du « Trilby » au « Figaro »

par Georges Salamand

Personnalité incontournable de la presse française au XIX^e siècle, le Grenoblois Benoît JOUVIN naît dans la capitale dauphinoise en 1810 au foyer du gantier Jean-Baptiste JOUVIN, cousin du plus célèbre Xavier. Élève indolent au collège de sa ville, « pieux, paresseux et doué » selon ses maîtres, le jeune homme commence des études supérieures de Droit, tout en donnant quelques textes au *Trilby-mosaïque littéraire*, publié en 1832 à Grenoble, une contribution sans grande originalité, comme en témoignent les vers médiocres qu’il commet alors sur *L’été*: « Mais tu pars et bientôt sur la terre courbée/À peine passera ton soleil si riant »... Bof!

À Lyon, surnommé « Le Pieux », Benoît collabore également au *Papillon*, journal théâtral qui lui révèle des dons cachés de critique littéraire, dons qu’il dévelop-

pera à Paris, dès 1843, au *Globe*, puis à *L’Époque* jusqu’en 1847, date qui va changer sa vie avec la rencontre d’Hippolyte de VILLEMESANT, modifiant de fond en comble sa jeune carrière.

Monarchiste de tendance modérée, mais redoutable critique à la dent particulièrement dure, Benoît JOUVIN rédige pour *La Sylphide* de VILLEMESANT, des articles remarquables sur ses contemporains « en vue ». Durement jugé par les GONCOURT: « JOUVIN, l’ogre, le plus indolent cœur et garçon du Monde, ne prend même pas la fatigue d’avoir conscience de ses éreintements », le jeune homme devient, plus ou moins contraint et forcé, selon les GONCOURT-langues-de-vip, le gendre de son bienfaiteur-acolyte en 1853, avant de l’épauler pour relancer un journal alors en perdition: *Le Figaro*, dont les ventes, grâce à eux, décupleront en quelques années et dans les pages duquel le Grenoblois signera, sous le pseudonyme de Bénédicte, de très « pêchues » critiques théâtrales et musicales.

Descendez, on vous demande!

Musicien, organiste, co-auteur d’une méthode de piano, JOUVIN aime sans réserve et condamne sans appel. Très « classique » dans ses goûts, il admire vigoureusement MOZART, BEETHOVEN, ROSSINI, mais également AUBER, HEROLD, GOUNOD, MASSENET ou DELIBES, dont la musique est, écrit-il « distinguée, piquante, légère et colorée », réservant ses coups aux « romantiques fanatiques exacerbés », non sans humour: « WAGNER est le MARAT de la musique et BERLIOZ, son ROBESPIERRE! ». Dans le *Figaro* du 21 mars 1861, le Grenoblois éreinte ainsi la première en France de *Tannhäuser*, non sans talent: « La musique de Tannhäuser peut être de la chimie ou de l’alchimie,

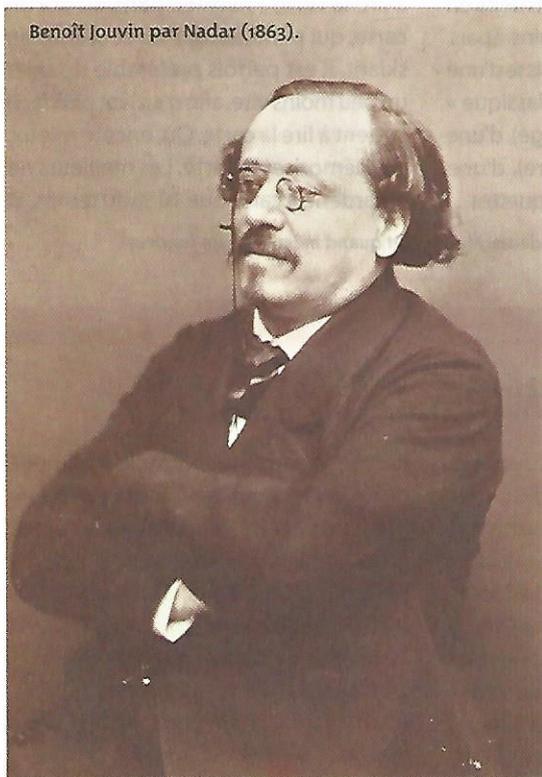
de l’algèbre ou de la métaphysique, du somnambulisme ou de la catalepsie, de la mélancolie, de l’hypocondrie, de la folie, mais ce n’est pas de la musique... Il faut se boucher les oreilles pour l’entendre! WAGNER, c’est BERLIOZ sans la mélodie ».

Avec de tels jugements, on comprend aisément que Benoît ne compte pas que des amis dans le microcosme culturel parisien! C’est ainsi qu’on peut lire, dans la chronique « Sports » du journal humoristique *Le Tintamarre*, sous-titre « haltérophilie », ce passage révélateur: « Si vous n’avez pas d’haltères, vous pouvez toujours les remplacer par des articles de Benoît JOUVIN portés à bras tendus! ».

Pour autant, fidèle en amitié, le Grenoblois, très lié à Alexandre DUMAS fils, dont il admire *La dame aux camélias*, soutiendra devant les tribunaux son collaborateur mal-aimé, Jules BARBEY d’AUREVILLY lors de ses démêlés judiciaires avec BULOZ, le pontifiant directeur de la « *Verrue des Deux Mondes* » (sic) pour *Revue des Deux Mondes* et n’hésitera jamais à « mouiller sa chemise » et à ouvrir sa bourse pour aider ses amis démunis dans la détresse, multipliant pour cela les articles grassement rémunérés, en particulier, à partir de 1868, dans *La Presse* où il remplace Paul de SAINT-VICTOR.

Propriétaire du magnifique château de Bois-Préau à Rueil-Malmaison, collectionneur de livres rares et d’œuvres d’art insolites, Benoît JOUVIN, devenu aveugle, cesse toute collaboration avec son cher *Figaro* en 1884, avant de décéder deux ans plus tard. Il sera inhumé au cimetière d’Auteuil. Sa veuve, « non-éplorée », ne tardera pas à se remarier... Car dans la presse comme ailleurs: « *The show must go on!* ».

Benoît Jouvin par Nadar (1863).



(1810-1886)